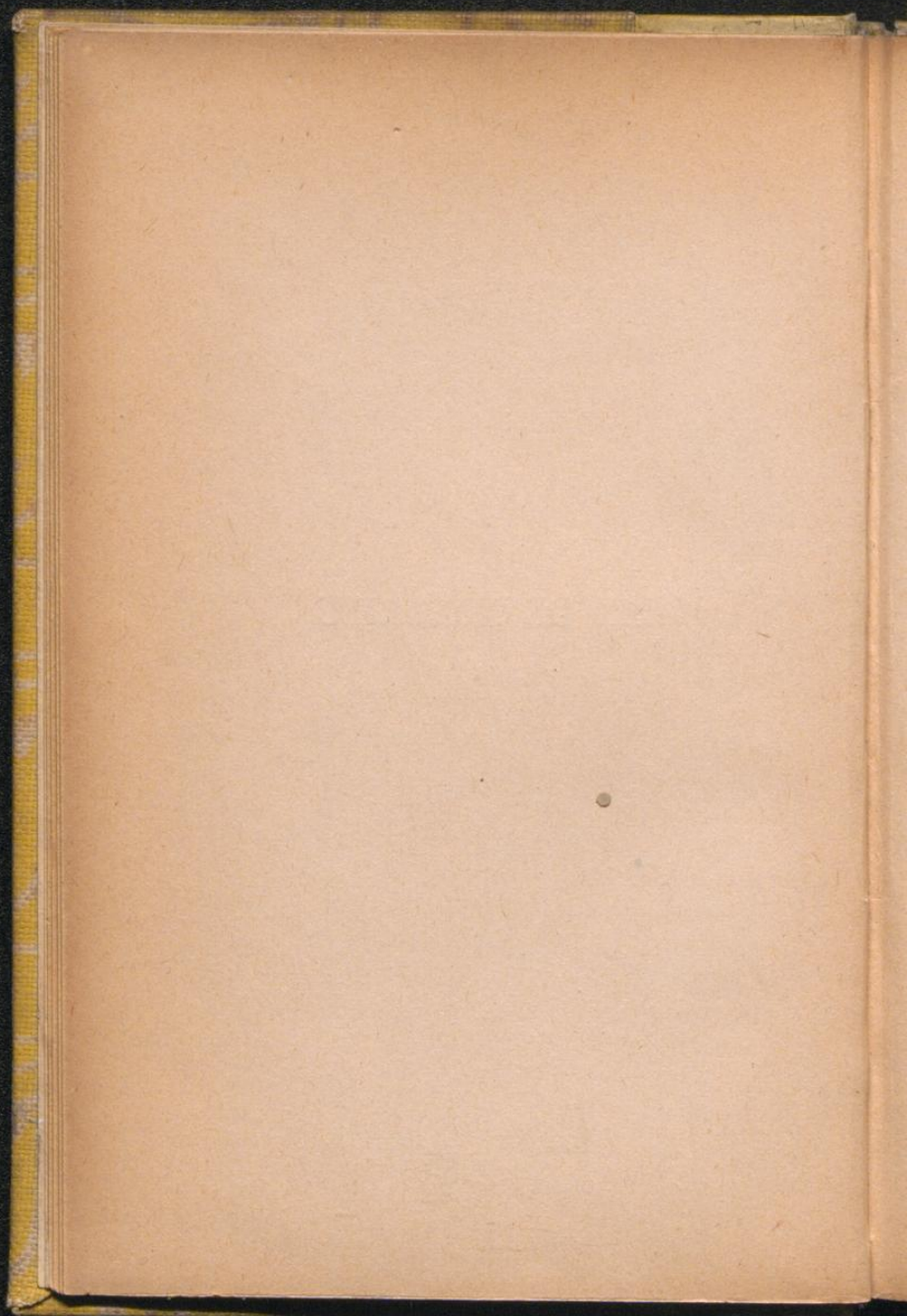


JEAN DE NOARRIEU

(1901)



CHANT PREMIER

Je ne veux pas d'autre joie, quand l'été
reviendra, que celle de l'an passé.
Sous les muscats dormants, je m'assoierai.
Au fond des bois qui chantent de l'eau fraîche,
j'écouterai, je sentirai, verrai
tout ce qu'entend, sent et voit la forêt.

Je ne veux pas d'autre joie, quand l'automne
reviendra, que celle des feuilles jaunes
qui racleront les coteaux où il tonne,
que le bruit sourd du vin neuf dans les tonnes,
que les ciels lourds, que les vaches qui sonnent,
que les mendiants qui demandent l'aumône.

Je ne veux pas d'autre joie, quand l'hiver
reviendra, que celle des cieux de fer,
que la fumée des grues grinçant en l'air,
que les tisons chantant comme la mer,

et que la lampe au fond des carreaux verts
de la boutique où le pain est amer.

Je ne veux pas, quand revient le printemps,
d'autre joie que celle de l'aigre vent,
que les pêcheurs sans feuilles fleurissant,
que les sentiers boueux et verdissants,
que la violette et que l'oiseau chantant
comme un ruisseau d'orage se gorgeant.



Mon Dieu, donnez-moi l'ordre nécessaire
à tout labeur poétique et sincère.
On m'a conté que les peintres célèbres
peignaient longtemps les yeux, longtemps les lèvres,
longtemps les joues et longtemps les oreilles
des bienheureux que leur génie éclaire.

Je veux ici, puisqu'il faut commencer,
ne point poser à faux dans l'encrier
ma plume. Et, comme un adroit ouvrier
tient sa truelle alourdie de mortier,
je veux, d'un coup, à chaque fois porter
du bon ouvrage au mur de ma chaumière.

CHANT DEUXIÈME

Comme un troupeau en fumée et laineux,
le ciel marchait sous le vent pluvieux.
La pluie luisait sur les ardoises bleues.
Près du portail cria un char à bœufs.
Un coq piqua un coq. Et, sur le vieux
banc de noyer, bâilla Jean de Noarrieu.

On entendit remuer la servante.
La cheminée, obscure et rougeoyante,
flamba plus fort sous le chaudron luisant.
Près du bahut noir, graissé par le temps,
elle éclaira la gourde au lisse ventre,
et le labrit s'étira en bâillant.

Midi sonna. Le lard dans le poêlon
grésilla. Et, contre le landier long,
Lucie brisa avec précaution
deux œufs de poule à coque rousse. Et l'on

vit se gonfler à côté du lard blond
les œufs qui criaient en faisant des bonds.

Médor s'en vint à côté de Bergère.
Il lui sentit tout d'abord le derrière.
Elle grommela, couchée sur les pierres
du foyer. Lui, s'assit sur sa queue maigre,
les pieds boueux, et clignant des paupières
vers le fourneau où fumait la soupière.

Martin entra. Martin, c'est le berger
qui dans la plaine alors fait pacager
que la montagne en neige est désertée.
Il dit : « Là-bas, il a encore neigé.
Des Espagnols qui ont voulu passer
le col Riotor sont morts dans un rocher. »

Il dit : « Souvent, quand la neige est méchante,
on a envie de dormir en marchant.
Si on se couche, on est foutu. » Il prend
sa couverture où il est grandissant
quand il surveille un troupeau dans les champs,
et, près du feu, sur deux chaises l'étend.

Martin s'assied sous les poutres noircies

où sont pendues les graisseuses vessies,
les jambons où des croûtes de sel luisent,
les saucissons secs, les saucisses lisses,
et les carrés de mandrèche qu'on frit.
Et, dans sa main noire, la cuiller luit.

Et de Noarrieu, le maître, lui demande
(c'est lui qui loue, pour le fumier, son champ) :
« J'ai vu beaucoup de tes brebis boitant ? »
Martin répond : « Ça arrive souvent,
dans la vallée, que leurs pieds sont souffrants.
C'est le fumier qui les rend traînassantes. »



Et Lucie dit qu'elle vient de servir.
Et de Noarrieu va manger les œufs frits
dans la salle à manger noire et froide :
« Porte du vin ? » dit-il à la Lucie.
Et il verse l'âpre vin du pays
dans un grand verre où la lumière luit.

Sur le dressoir sont les belles assiettes
où sont peints des oiseaux ornés d'aigrettes,
de jaunes fruits et des fleurs violettes.

Lucie remue, dans le panier d'osier,
l'argenterie qui sonne toute claire,
change l'assiette et sourit à son maître.

— « Monsieur ira-t-il ce soir à la chasse? »

— « Oui, car je sais quelque part deux bécasses. »

— « Monsieur veut-il remplir toute la tasse
de café? » — « Comme ça, petite. Passe
à l'épicerie. Va prendre une boîte
d'amorces, des cannelées s'il y en a. »

Et de Noarrieu, ayant mangé, se chausse.
Médor content fait des oreilles hautes :
car il sait bien, lorsque l'on met des bottes,
que l'on va se promener hors des routes.
Il trépigne, impatient, près de la porte,
en attendant que son bon maître sorte.



Jean de Noarrieu est grand, blond, bleu et doux.
Il a trente ans, le teint du maïs roux,
les yeux pareils aux pervenches des sources,
avec un point noir comme du velours ;
les cheveux fins, et la moustache en brosse

sous le nez fin qu'accentue une bosse.

Il parle avec lenteur, en souriant,
et son sourire découvre ses dents blanches.
Il a vécu où sont morts ses parents.
Il a passé à la ville cinq ans,
en y faisant son droit tant bien que mal,
en y mangeant cinquante mille francs.

Puis il revint. Il revit le village
où le coq chante au bruit du martelage.
Ses parents morts, il reprit les usages
de ses parents : dans la ferme l'étable
ensoleillée grinça aux attelages,
et la garbure fuma dessus la table.

Il prit à son service cette paysanne
nommée Lucie, de dix-sept ans à peine,
aux yeux en fleurs de lin, à peau de pain,
dont les cheveux semblaient poudrés de grain,
nerveuse et ronde avec de jolis seins
et une bouche de groseille au jardin.

Et, comme ils étaient jeunes tous les deux,
dans la grand'chambre à tapisserie bleue,

les bras aux bras, riant dans leurs cheveux,
parmi les nuits d'azur noir ou brumeuses,
au craquement si léger des vieux meubles,
ils se baisaient la bouche dans les yeux.



Dans le bosquet bordé par la prairie,
Médor quête. Le temps s'est éclairci.
Hors des talus, regorgeantes de pluie,
dans la fougère et les lierres qui luisent,
bondissent les fontaines que des tuiles
vers un canal bordé de mousse guident.

Oh ! La douceur de l'hiver finissant !
Oh ! Les bois secs d'averse crépitants !
Oh ! Les derniers canards s'effarouchant !
Oh ! La chouette en plein jour s'égarant !
Oh ! Les arrêts des chiens s'aplatissant !
Oh ! La bécasse au beau vol fracassant !

Sur les prés, on ramasse les feuilles mortes.
Un peu plus loin, d'un geste égal et fort,
deux paysans jettent au-dessus du sol
le guano blond. Leur poing, d'un même vol,

saisit l'engrais dans des tamis qu'ils portent obliquement, appuyés sous les côtes.

Jean de Noarrieu cause avec eux : « Y a-t-il des canards ? » — « Ce matin, au bord du Luy, nous en avons levé peut-être dix. »

— « Et c'était-il des cols-verts ? » — « Non pas, dit l'un. J'étais là, au-dessus du taillis, et j'ai vu que c'était des canes grises. »

Et, tout à coup, devant Jean de Noarrieu part la bécasse. On voit son bec. Un peu surpris, il tire et manque. Et, dans les cieux que le soleil couleur de brique en feu semble arroser de lumière pluvieuse, la bécasse plonge silencieuse.

— « Médor ici ! » Le chien s'est emballé.

Jean le rappelle et va vers le fourré où la bécasse a dû se remiser.

Le chien arrête au milieu du roncier.

Mais c'est en vain. La bécasse rusée se lève loin, s'efface et disparaît.

Et de Noarrieu qui a tiré trop vite

regarde au loin, volant de cime en cime,
ou se posant aux angles des prairies,
le vol nerveux et sauvage des grives.
Une, immobile, au haut d'un chêne crie,
puis, l'aile aiguë, ainsi qu'une ombre file.

Mais la nuit vient. Et le jeune chasseur,
les pieds boueux, revient dans la douceur
du soir d'hiver où s'entend la rumeur
de l'eau dans l'ombre. Et les rousses hauteurs,
dans le ciel lourd, dressent les profondeurs
des noirs taillis hérissés de blancheur.



Et, au printemps, qui fut aussi pluvieux,
les Pyrénées laissèrent dans les cieux
couler la neige. Alors, leurs veines bleues
parurent, les rendant plus lumineuses
que du verre. Et, au flanc des neiges creuses,
les sapins firent des plaques ombreuses.

Le gave vert, couleur de vieille vitre,
s'enfla, jaunît, inonda la saligue
où les roseaux et les sabres d'iris

croissent auprès d'enchevêtrés taillis.
La fleur d'osier sema la poudre fine
de son chaton en forme de chenille.

L'herbe devint crue. Et la primevère
sur les talus poussa à ras de terre.
Le caltha d'or luisant, la pulmonaire,
dont le feuillage semble taché de craie,
la cardamine et l'ellébore vert
et la pervenche ornèrent les fossés.

On vit passer quelques vols de palombes,
rapidement. Les soirs furent plus longs.
Les doux enfants qui portent leurs leçons
musèrent au seuil sombre des maisons.
On entendit la rafnette aux yeux blonds
coasser, aigre, creuse et rauque, aux buissons.

Sous les feuilles les musaraignes grincèrent.
Et les chansons des merles pleins roulèrent.
Les roitelets aux vols brefs sautillèrent.
Les piverts au vol courbe se dressèrent,
cognant du bec et griffant de leurs serres
l'écorce où ils criaient rouges et verts.

Et Pâques fleuries vint. Alleluia!
Oh ! Douce fête ! L'harmonium gronda
au ventre des églises. Alleluia !
Le vert des prairies luisantes se dora.
Les grillons crièrent. Alleluia !
Dans la nuit bleue luirent les lilas.

Un soir béni et doux, Alleluia,
on entendit tout à coup ces lilas
interpeller lentement les étoiles.
C'était, c'était, c'était, Alleluia,
le rossignol, la lune ruissela,
le rossignol en fleurs. Alleluia !

Renais, nature ! Oh ! Dans le jardin, vois
le merisier tout blanc. Alleluia !
Le cœur éclate. On songe à ce qu'il y a
de lisse et blanc et rond, Alleluia,
dans la beauté de celle qui pour moi,
nue comme l'eau, jaillit et se courba.

La nature est, lorsque vient ce beau mois,
pareille à celle qui vint auprès de moi
et qui, d'un geste assuré, enleva
sa chemise qui glissa sur la¹soie

de ses beaux seins gonflés, luisants et droits.
En la voyant que j'eus peur de ma joie!



Telle est la fin d'avril. Dans le foin, brillent
des milliers de fleurs aux tiges très fines.
Boutons d'or, lychnis, orchidées, voisinent
avec l'oseille pourpre au suc acide.
Sur le vieux mur on voit trembler l'érine,
et la tulipe enflamme le jardin.



A l'heure où le cantonnier sur la route
s'assied, résigné, coupant une croûte
de pain où il étend un peu de lard roux ;
à l'heure où midi se meurt, triste et doux,
à l'heure où l'on voit les tas de cailloux
vibrer au soleil comme une eau qui bouge ;

à l'heure où le ciel comme une aile bleue
couve les champs de trèfle noir ; à l'heure

où les fumées vrillent, Jean de Noarrieu revient pour déjeuner et parle à ceux qui attendent la soupe sur les seuils, auprès du noyer et du puits mousseux.

Le temps est lourd. Des flocons de nuages, massés là-bas, signifient que l'orage éclatera, venu de la montagne.

— Fera-t-il du tonnerre? — C'est à croire. Le fond du ciel est en métal bleuâtre. Les chats soigneux se peignent près de l'âtre.

Il fait silence. Puis, dans ce silence, roule comme un tombereau s'écroulant. La campagne est consternée. On n'entend plus rien sous le ciel qu'un éclair bleu fend. Enfin, l'orage, à grosses gouttes lentes, tombe sur la terre en la parfumant.

Et Lucie dit : « Ce tonnerre du diable ! J'ai toujours peur, depuis que dans l'étable il avait tué la Bretonne. » Il dit : « Bah ! Cela n'arrive pas toutes les fois... Allons, petite... Il faut se mettre à table... Tiens, tu as mis là de jolis lilas... »

Elle sourit. Jean la regarde faire,
aller, venir, hardie, ronde et légère,
de la cuisine à la salle à manger.
Elle est puissante, à l'entendre marcher,
à voir, sous sa nuque, se relever
ses cheveux blonds comme ceux des meunières.



Telle la vie se passe jour à jour,
sans incident. Le mois de mai bleu court.
Le figuier noir fraîchit, le merle est lourd.
Le tiède soir tombe sur le velours
des rosiers, noirs de fleurs bleues qui s'étouffent,
sur les glaïeuls et les gueules-de-loup.

Tantôt, au matin, l'horizon brumeux
bleuit sombrement comme un fer au feu.
Et, dans le ciel, un morceau de noirceur
se déchiquète où l'on voit, durs et bleus,
les pins trapus suspendus dans les cieux :
car on ne voit pas leurs troncs dessous eux.

Tantôt au soir, sur la prairie humide,

flotte le jour. Une odeur de racines
s'élève des feuillages de la rive.
Le gave cuivré s'étend aux saligues.
Dans le dernier reflet du beau soir brille
le vol d'un milan qui bouge, immobile.

Mais l'après-midi, au luisant soleil,
une vapeur bleue dans du loïn sommeille.
Dans la prairie jaune les grillons criaillent.
Le cahot lourd des chars et les sonnaillles
se mêlent aux piailllements des volailles
et aux bêlements obscurs de l'étable.

On a hersé. La herse a sursauté
aux mottes. Les bœufs se sont arrêtés,
le sillon fini, le mufle à la haie.
Alors le paysan a incliné
la herse terreuse pour la nettoyer.
Et les bœufs patients se sont retournés.

Maintenant, c'est le moment poétique
où de Noarrieu fait semer le maïs.
Au milieu du grand silence, le pays
se recueille soucieusement, tandis
que, pas à pas, priante, la Lucie

laisse, un à un, tomber les grains qui luisent.

Courbée comme un églantier que balance
le vent, sous son chapeau dont l'ombre danse
d'un bout du champ à l'autre, et en cadence,
Lucie laisse tomber d'un geste lent
chaque grain roux que l'on dirait vivant
tant sa lueur isolée fait silence.

Oh ! Gloire à Dieu ! Gloire à je ne sais Quoi
dont je sens bien le souffle au fond de moi.
O grains vivants, qu'il est donc beau de voir
sortir de vous les belles feuilles noires
qui vêtiront les épis pleins de gloire
où vous naîtrez encore chaque fois !



Jean de Noarrieu surveille les semeuses.
Au pied d'un chêne il s'est assis heureux.
Nulle ambition n'empoisonne son cœur.
Il laisse errer, de la terre au ciel bleu,
le charme tendre et naïf de ses yeux.
Son livre est là sur un tertre mousseux.

Et c'est son livre ami : *Les Rêveries*
de Jean-Jacques, dont la douceur s'unit
au charme triste et calme des prairies,
au bord des eaux que hante l'angélique,
aux bois profonds où les chênes pourrissent,
aux mousserons qui s'y épanouissent.

Quelle grâce il y a dans la Lucie
qui sème ainsi, un à un, les maïs...
Il la regarde. Il voit ses jambes lisses
s'entrecroiser dessous sa robe grise.
Elle parcourt le sillon, puis sourit
à son ami contre le chêne assis.

Il la contemple avec joie se disant
que, elle aussi, autant que la moisson,
est née pour lui, autant que le brugnon
qui, au verger, à la belle saison,
mûrit, doré, rouge, dur et luisant,
et que l'on cueille avec le cœur brûlant.

Le temps est beau, l'orage pas à craindre,
l'orage bleu, l'orage qui survient
terriblement alors qu'arrive juin,

quand on entend le grondement des grains
de grêle dans le vent qui jette au loin
des rameaux verts sur la courbe des foins ;

l'orage bleu-d'ardoise qui frémit
dans l'ouragan qui tremble et qui emplit
le ciel d'où va tomber la dure pluie
du vol des dernières feuilles jaunies ;
l'orage bleu qui fracasse la vigne,
l'orage bleu qui hache et qui meurtrit.



C'est la saison que l'amour est joli.
Que les réveils sont doux, près de Lucie,
quand, l'aube à peine, on entend mille cris
d'oiseaux mouillés dans les sombres fouillis.
Ce sont des chants inconnus et des cris
que l'on dirait de lys qui se déchirent.

Dans le laurier, le chant du merle coule.
Jean se réveille et regarde le coude
de la Lucie briller, pointu et doux.
Tout doucement, de sa main creuse, il touche
le sein luisant dont la lueur bleue bouge,

puis, tendrement, sa bouche de sa bouche.

Elle s'éveille et sourit, refermant
les yeux, puis les rouvre, les cils battants.
La paupière est veinée légèrement
comme un pétale de violette blanche.
La hanche bondit en se repliant
vers les genoux ronds, paresseusement.

Elle s'étire. Il la prend tiède et douce.
Elle fait: « Ouf! » puis se met à genoux,
et, appuyant ses paumes sur la couche,
elle se baisse et le baise à la bouche.
Et l'on entend, au soleil de la cour,
les petits coqs éclater tour à tour.



Déjà, vers la montagne qui s'éclaire,
sont repartis les grands bergers sévères.
Il y a vingt jours que Martin et Bergère,
elle, mordant les bêtes aux jarrets,
sont repartis vers les lacs de Barèges
où l'azur dur tremble sur les sommets.

Jean de Noarrieu a vu, de sa fenêtre,
l'âne suivi du berger. Et les bêtes
se balancer sous les rauques sonnettes,
et s'alentir, et se précipiter
comme un ruisseau de cornes et de neige
qui, ondulant, bêle dans la vallée.

Ah ! Maintenant ils verront les jonquilles.
Ah ! Maintenant ils verront les narcisses.
Ah ! Maintenant ils verront les prairies,
où l'eau s'argente, écume, saute et rit.
O doux bergers ! Semez sur le granit
le sel brillant si utile aux brebis.

Mon cœur vous suit vers les vallées natales
ô doux bergers qui, les pieds dans l'espace,
verrez, pensifs, l'escalade des vaches
vers les rosiers des roses digitales.
Adieu ! adieu ! Allez dans les cabanes
où la fumée ronge les poutres noires.

Adieu ! Je vous salue comme un poète.
Adieu, Martin ! Adieu, pauvre Bergère !
Oh ! Écoutez la foudre des sommets ?

Je vous envie ! Je vous suis comme un frère.
Emplissez mes mains d'eau d'argent légère.
Je veux mourir, la brume sous mes pieds.



Agneaux bouclés ! Pelouses blanches !
Verdeurs !
Vertiges bleus ! Cabane en planches !
Hauteurs !

Dites aux bergers que je suis
poète,
et que je veux garder, la nuit,
les bêtes !

Adieu Martin ! Adieu Bergère !
Allez !
Creusez le ciel, ô pauvres êtres
sacrés.

Bélez brebis ! Planez autour,
vautours !
Perdreux blancs ! Rouges-gorges ! Autours !
Amour !



Le blé bleuit, les foins roux sont fauchés.
La Fête-Dieu, sur la verte jonchée,
s'est arrêtée aux reposoirs dorés.
Et la clochette a clairement tinté,
quand l'ostensoir aveuglant s'est penché
vers le parfum des frondaisons d'été.

Oh ! Les enfants de chœur qui sur les mousses
agenouillés, pareils aux pavots rouges,
semaient la pluie des pétales de roses
sur la fraîcheur des joncs aqueux et mous,
sur le pavé où faisaient un remous
les drapeaux d'or des blanches enfants douces !

Encens fumants comme des caramels,
lys qu'on dirait en faïence céleste,
vierges d'argent, épis artificiels,
cantiques clairs qui allez dans le ciel,
n'êtes-vous pas ce que l'humble sincère
a de plus beau pour le Dieu qu'il célèbre ?



Le mauvais temps se fait encore sentir.
Que sur la meule, embêtante est la pluie !
Faudra-t-il donc voir tout le foin pourrir ?
Jean de Noarrieu a préparé ses lignes.
De grand matin, il traverse la vigne,
va au vivier rouillé et couleur d'huile.

Dans ce vivier sont des tanches trapues.
Ah ! Quelle joie quand le bouchon bascule
lourdement sur l'eau dormante et feuillue ;
quand, tout à coup, il file en glissant sur
l'eau. C'est alors que le pêcheur est sûr
que le poisson a le fer dans la gueule

De Noarrieu tire à lui. La canne plie
comme un arc. La tanche raidit le fil
qui scie l'étang où du soleil blanc luit.
De brusques coups de queue secouent la ligne.
On voit sursauter des éclairs de cuivre.
La tanche enfin étouffe sur la rive.

Pour le goujon, la pêche est plus menue :

au bord du gave, une ligne ténue
au bout de quoi flotte, à peine, une plume ;
des vers gardés dans la mousse qu'allume
une lueur de soleil en verdure ;
un hameçon très fin et très pointu.

Jean de Noarrieu, quand sa ligne est posée
sur un rameau d'aulne bleu de la berge,
sent s'élargir son cœur à contempler,
presque à niveau de ses yeux imagés,
la nappe d'eau qui cogne les rochers,
et tourbillonne, et s'épand violette.

Verdures d'eau, que vous me reposez,
vous qui poussez parmi les sables frais,
par les chansons des merles égayées,
par les lueurs profondes reflétées,
par le vol bleu des martins effleurées,
par des coléoptères argentées !



C'est le mardi qu'à la ville voisine
est le marché. Jean attelle sa bique

à la carriole et va avec Lucie
aux provisions. La jeune fille a mis
sur ses cheveux un beau foulard cerise,
et son corsage au foulard assorti.

De grand matin, ils longent les haies mouillées,
le fouet claquant au-dessus de leurs têtes,
sous la pluie drue des sentiers en rosée,
parmi l'éclat des églantiers célestes,
dans le frisson des toiles d'araignées,
au chant léger des mésanges baignées.

Belle journée, ô vide de l'azur !
Les sentiers sont des ruisseaux de verdure.
Les églantiers haussent vers la voiture
leur cœur de miel où l'aube bleue a plu.
Jean de Noarrieu borde la couverture,
car il fait frais, sous Lucie ronde et dure.

Ils passent le pont léger du torrent
d'un vieux petit moulin tourbillonnant
tout fait de mousse et de rire d'argent,
d'un torrent joli comme en un roman,
plein de cresson et de soleil tremblant
et de cailloux sur des cailloux roulant.

Il rebondit. Ils voient et ils entendent
le frisson clair dont tremble l'eau courante.
La roue, chargée de mousse transparente,
ruisselle et brille, comme brille au printemps,
quelque vallée d'émeraude et d'argent
dans l'azur creux de Bigorres riantes.

Parfois, le parc d'un vieux domaine dresse
sur son mur d'escargots, dans les lauriers,
le sang vivace et grimpant des rosiers.
Ils voient passer la loge du portier,
ils voient passer les bambous effilés,
ils voient passer la grille séculaire.

Puis, c'est un bois où s'entend un pivert.
Jean de Noarrieu songe à la palombière
que, dans ce bois, et sur d'énormes chênes,
il a construite l'année passée.
C'est là que Lucie, l'octobre dernier,
lui apportait, à midi, son déjeuner.

Il se souvient d'un jour sombrement chaud
où elle y vint, tout en moiteur et rose,
et où il la prit ainsi qu'un abricot,

tandis que dans les vagues des rameaux
ils entendaient gémir vers les appeaux
le vol brutal des palombes d'automne.

— « Te souviens-tu ? » dit-il à la Lucie.
Elle sourit, offrant sa bouche en fruit
plus fraîche que le noyer à midi,
quand il épand ses œufs verts sur le puits,
plus rouge que, dans l'eau bleue des épis,
le corail des coquelicots fragiles.



Le printemps va finir, voici l'été.
Je suis soucieux. Les choses projetées,
dites, ô mon Dieu, s'accompliront-elles ?
Permettez-vous que l'on cueille le blé ?
Permettez-vous que Lucie soit fidèle ?
Permettez-vous que mon œuvre soit belle ?

Je suis soucieux. Je regarde en arrière.
Y a-t-il moins de fraises, dans la clairière,
là où sont coupés, dit-on, les lauriers ?
Je le croirais. Pourtant, mon Dieu, c'est vrai
que mon enfance a passé, a passé,

et que mon cœur n'est plus aussi léger...

Dans le calme où Jean de Noarrieu habite,
mon Dieu, laissez, puisque l'été arrive,
que le bonheur et la bonté s'abritent ;
que les nuits bleues où la Lucie gémit
en s'endormant aux bras de son ami
ne soient troublées que du bruit des souris.

Et que pour eux le bel été éclate.
Que l'aile bleue des midis écarlates
les mène encore sous de plus noirs ombrages,
au bord des eaux où sur l'épais feuillage
des bouillons-blancs, des calthas, des bardanes,
la libellule endort son vert métal.

CHANT TROISIÈME

Jean de Noarrieu dételle chez Etienne
qui est l'hôtel des hobereaux qui viennent
au marché faire, comme on dit, leurs affaires.
La plupart ont la physionomie gaie.
Ils s'en vont chez l'avoué, chez le notaire,
ou au forail, ou chez l'apothicaire.

Quelques-uns ont des fleurs à leur jaquette.
Et l'on dirait, tant ils ont l'air honnête,
que le parfum des potagers leur reste.
D'autres encore ont de petites vestes,
et des houseaux bien nettoyés qu'ils fouettent
légèrement avec une baguette.

- « Avez-vous eu un grand mal à vos vignes ? »
- « Depuis deux ans, le mildiou les décime. »
- « Et le maïs ? » — « Il est assez joli. »
- « Je suis venu pour vendre deux génisses. »

— « Venez-vous prendre un vermouth ? » — « Faisons vite, il faut que j'aille ensuite à la mairie. »

— « Tiens ! Et comment allez-vous, Monsieur Vial ? »

— « Très bien, merci, curé. Et vous ? » — « Pas mal.

Je vais changer un couple de canards

et acheter un peu de mort-aux-rats.

Ma gouvernante nourrit trop bien mes chats. »

— « Il n'y a pas que vos chats... Ça se voit. »

Et les chars lourds cahotent, ébranlés.

Et deux bœufs qui ne sont pas attelés,
mais qu'une barre, aux cornes, tient liés,
se roidissant voudraient se détacher :
on les dirait, l'un sur l'autre arc-boutés,
le mufle haut, l'œil sanglant, pétrifiés.

Et les corbeilles des marchandes s'étalent.

Et les poulets qu'on porte par les pattes
semblent des fleurs à la crête écarlate.

Le ciel torride enfin, se bombe, éclate
comme une pervenche dont le vaste pétale
enfermerait l'horizon et les toits.

Et, dans l'odeur de vin flétri, de viande,

de sardine en baril et de pain rance,
dans la lueur des cornes du forail,
dans la rumeur torride des sonnaillles,
éclate, net, aigu jusqu'aux entrailles,
le cuivre en feu d'un arracheur de dents.



Ce n'est point que Juin ait de grands marchés.
La fenaison, le maïs à sarcler,
le sulfatage, à quoi sont occupés
les paysans, les auront empêchés
de venir en foule transactionner.
Jean de Noarrieu est allé déjeuner.

Quant à Lucie, dessous les marronniers
d'un vieux petit jardin public désert,
soucieuse et douce elle s'assied.
Il est midi. Elle sort d'un panier
quelques œufs durs qu'elle se met à manger
sur son mouchoir de poche déployé.

Que dit son âme ? Ah ! Mystère et mystère...
On ne saura jamais sur cette terre,

ni les savants, ni les plus grands poètes,
ce qui se cache au fond du cœur de celle
en qui tu crois, et qui croit qu'elle t'aime,
et qui ne le sait pas bien elle-même...

Qui attend-elle au fond de ce jardin
où une guêpe bourdonne au laurier-tin ?
Son œil épie une chose incertaine,
tandis qu'on voit, qui saignent dans sa main,
d'une groseille aigre les âpres grains
qu'elle cueillit au verger ce matin.

Il semble qu'elle attende. Et elle attend.
Elle rougit. Un jeune paysan
s'en vient vers elle, à pas comptés, tenant
une gaule et quelques fleurs dans sa main.
— « Bonjour, » dit-il. Lucie plus rougissante,
répond : « Bonjour. » Il s'assied sur le banc.

— « Je pensais bien, dit-il à la Lucie,
vous trouver là, sur ce banc, aujourd'hui.
Je suis revenu seulement jeudi.
J'ai été à Barège. Et Lucie dit :
« Eh bien ? L'avez-vous vu ? Comment va-t-il ?
Pourquoi ne m'a-t-il pas encore écrit ? »

Et le paysan lui répond : « Je l'ai vu.
Il a ses brebis dans les pauvres huttes
qui sont en bas du col du lac d'Assu.
Et il vous aime bien, je vous assure ;
car il m'a dit : Tu diras à la Luce
qu'à la Toussaint je serai revenu.

Et il m'a dit : « Voilà des fleurs pour elle. »
Et le paysan lui tend des fleurs fanées,
les pauvres fleurs qui hantent les sommets,
les édelweïss, ces fiancées des neiges,
et la gentiane et les roses daphnés.
Et la Lucie pleure sur le bouquet.

Elle lui dit : « Lorsque vous l'avez vu,
où était-il ? Et comment est sa hutte ? »
Il lui répond : « Il était au-dessus
d'un grand rocher, auprès du lac d'Assu...
Mais il m'a dit : Tu diras à la Luce
qu'à la Toussaint je serai revenu. »

— « Pauvre Martin ! fait-elle... Et la Bergère,
la brave chienne, l'avez-vous vue ? » — « La chienne,
elle a été malade au mois dernier.

La neige l'a roulée dans la raillère.
Elle avait eu la patte sous les pierres.
Elle est guérie. Martin l'a bien soignée. »

— « N'a-t-il pas froid, la nuit, dedans la hutte? »
— « Ils ont du feu. Il y a de la brume.
Les ours ont peur lorsque les branches brûlent. »
— « Est-ce qu'il m'aime? En êtes-vous bien sûr? »
— « Oui. Il m'a dit : Tu diras à la Luce
qu'à la Toussaint je serai revenu. »



Et, au retour, la Lucie met dans l'eau
les fleurs. Et Jean de Noarrieu lui dit : « Oh !
qu'elles sont belles ! Dis-moi d'où elles sortent ? »
Et la Lucie rougit et dit : « Tantôt
une fille, au marché, m'en fit cadeau ;
elle les a cueillies sur le coteau. »

Et Jean, soudain, regardant les gentianes,
les édélweïss, les daphnés rose-pâle,
sent que son cœur se tord et lui fait mal.
Et il lui semble que sa gorge se casse.

Et il répond d'une voix sèche et basse :
« Lucie, ces fleurs sont des fleurs de montagne. »

Et elle dit : « Il y en a aussi
sur le coteau où est la métairie
dedans laquelle habite mon amie. »
Et, en mentant, encore elle rougit.
— « Ce sont des fleurs de montagne, te dis-je !
Elles ne mentent jamais à leur pays. »

Lucie se tait. Silencieusement,
et tristement, tristement, tristement,
Jean de Noarrieu jette de temps en temps
une bouchée à Médor bien content,
qui fait claquer ses mâchoires gourmandes.
Que le premier soupçon est faux, souvent !



Ce fut la canicule de Juillet :
les stigmates des maïs s'argentèrent,
et leurs étamines se desséchèrent.
Le geste rond dont on étend le blé
avec la faux au râteau attachée

sonna dans le tremblement du soleil.

La faux qui pousse un clair gémissement
rasa le blé et les liserons blancs,
la salicaire et le chardon volant.
La chaleur fit crépiter dans les champs
la paille creuse, aiguë, ronde et brisante.
Et éclata la cigale grinçante.

Son cri prit feu, soudain, comme la poudre,
se continuant d'arbre en arbre, et toute
la plaine bleue courbée sur le blé roux,
à l'heure de la sieste où rien ne bouge,
fit ce sifflement qu'entre ses dents pousse
un enfant qui excite un chien sur la route.

Tout, hors ce cri déchirant, fit silence.
Un jour seulement, sur la route blanche,
interrompant l'après-midi brûlant,
le triste et sourd et grave frapement
d'un tambourin, dont jouait un mendiant
qui montrait un pauvre ours, éveilla Jean.

Et, entr'ouvrant la fenêtre, il vit l'ours
qui dansait, plus poussiéreux que la route,

et il vit l'homme avec sa chéchia rouge,
et la gitane au déhanchement souple,
le coude au flanc pour demander un sou,
les dents serrées, les narines farouches.

Jean vit Lucie en bas. — « Donne deux sous
à cette femme-là, pour leur pauvre ours ? »
— « Ah ! non ! » fit-elle. Il s'étonna. Toujours
elle donnait aux pauvres sur la route.
Elle reprit : « Qu'ils aillent se faire foutre !
Martin m'a dit : les ours sont mauvais bougres ! »

Jean de Noarrieu se tut, mais il donna
les sous lui-même, et puis il caressa
l'ours poussiéreux qui, en pleurant, dansa.
Et les mendiants et leur ours misérable
s'en furent, et Jean, revenu dans sa chambre,
songeant aux mots de Lucie, s'attrista.



Cette nuit-là, Lucie à son côté,
la fenêtre ouverte à ce souffle frais
qui vient du sommeil du figuier épais,

Jean tend son front à ce moite baiser
du clair de lune à la douce baignée.
La Lucie dort, ronde comme un bébé.

Et, respirant longuement sa douleur,
il se souvient de son âge à sa fleur.
La lune avait jadis cette lueur
qu'il emplissait avec tout son bonheur.
Il a fallu seulement quelques heures
pour le détruire et tuer la douceur.

Pourtant la nuit est si tranquille au loin !
Il sent bouger l'odeur des derniers foin
qui engourdit et caresse ses mains,
cependant que, trempées par le serein,
agenouillées comme des pèlerins,
les gerbes de blé attendent le matin.

Gonflés et purs les seins de Lucie luisent.
Quant l'aube vient, fumeuse et endormie,
Jean de Noarrieu regarde son amie.
C'est l'heure trouble où les choses blanchissent
comme un brouillard, dans la chambre où se glisse
le point du jour aveugle, opaque et triste.

Il se demande : A quoi donc rêve-t-elle ?
Puis il se dit : Comme elle est dure et belle...
Peut-être bien que c'est moi seul qu'elle aime...
Mais bientôt, il ressonge aux fleurs-de-neige,
et se dit que, par quelqu'un de Barèges,
Martin à Lucie les a envoyées.

Alors, il songe à la claire montagne
où les bergers vivent dans les cabanes,
au marbre pur où bruinent les cascades
sur les iris d'acier et les gentianes,
et aux brebis, à Bergère et à l'âne,
et à la vie belle et douce des pâtres.

Et il se dit : Ils sont plus beaux que moi.
N'est-il pas naturel que Lucie soit
celle qui aime un pâtre au fond des bois ?
Qui je suis, Lucie ne le comprend pas.
La poésie que j'ai rêvée gâta
toute ma vie. Ah ! Qui donc m'aimera ?

— « Tu dors ? » demande-t-il tout doucement.
Et la Lucie s'éveille en s'étirant.
Et il la prend dans ses bras mi-dormante.
Et elle aussi le presse tendrement.

Il ne la questionne point, se disant
que le soupçon est indigne et méchant.

Et, quand il met sa gorge sur sa gorge,
posant sa lèvre à cette nuque d'orge,
et lorsqu'il sent que se cabre ce corps
dont il jouit soudain jusqu'aux sanglots,
il ne croit plus aux soupçons de tantôt
qui s'en vont, alouettes, dans l'aurore.



Si l'aconit est bleu
comme tes yeux ;
si la cascade est vive
comme ton rire ;

si tes jambes sont lisses
comme les buis ;
si tes cheveux sont comme
les toits de chaume ;

si ta gorge est pareille
à ce soleil

qui réchauffe le marbre
où dort un pâtre :

Pourquoi ne vas-tu pas
à la montagne
qu'étourdit, le matin,
l'odeur du thym ?

Va-t'en, ô ma Lucie,
sur les réglisses,
sur la pelouse où glisse
une génisse.

Quitte la pauvre plaine.
Va vers la neige
où Martin et Bergère
ont leur chaumière.

Va-t'en. Mais reste. Vois,
je souffre tant...
Mais que suis-je pour toi ?
... Lucie, va-t'en...

Va-t'en où Dieu t'envoie,
si c'est ta voie.

Va-t'en, et laisse-moi
seul au village.

Ce ne sera plus toi
auprès de moi.
Le puits ne pleurera
plus sur tes bras.

Oui, la fontaine qui
coule aux prairies
te donnera l'oubli
de mon vieux puits,

et le son des clarines
qui se balancent
te donnera l'oubli
de ma souffrance.



La batteuse, pareille au bruit du vent
qui s'enfle, qui s'apaise et qui reprend,
s'est tue. Dans l'ombre carrée de la grange,
on voit le chien et le petit enfant

du métayer sur le ventre. On entend
le ventilateur frapper le froment.

Jean de Noarrieu est assis sur un banc,
dans le jardin. Il fume lentement
sa pipe de bruyère en regardant
les touffes de belles-de-nuit dormantes,
les ricins bleus, les prunes transparentes
qu'un sucre d'or fendille en les poissant.

Oh ! Fin d'après-midi ! quand la lueur
du jour trop chaud se veloute et se meurt
sur le mystère triste et beau des fleurs.
On sent je ne sais quoi qui prend le cœur.
On sent qu'alors on mourrait de bonheur,
si l'on n'avait toujours quelque douleur.

Perron d'amour où sommeillent les poules !
Jardin doré de vert où le jour coule !
Portail fendu d'azur, orné de boules !
Toit du grenier où le pigeon roucoule !
Oh ! Dites-moi quel est le pays où le
bonheur existe et où rien ne le trouble ?

Jean de Noarrieu se lève et il s'en va

vers la grange où l'on coule dans les sacs
le flot du blé qui se ride et se tasse.
Lucie est là, les pieds nerveux, qui passe
aux travailleurs du vin dans une tasse.
Dans ses cheveux, il y a de la paille.

Elle s'agite, elle rit, presque nue
dans une robe en toile où elle sue.
Et, un moment, courbée sur la mesure
de blé liquide où plongent ses bras durs,
la croupe haute, à genoux et tendue,
Jean a envie de la mordre à la nuque.



Les sacs comptés, les gens du métayage
font leur repas : du veau et du fromage.
Les bœufs patients, dépouillés des feuillages,
ruminent dans la fraîcheur de l'étable.
Et c'est la paix, c'est la fin de l'ouvrage,
et l'âpre vin qui brille sur la table.

C'est la Lucie qui, alerte, les sert.
Un vieux paysan à figure rusée,

qui a soixante-dix ans, encore vert,
coupe son pain et plaisante avec elle.
Et il lui dit : « Une jolie femelle
ainsi que toi a besoin d'un beau mâle. »

Elle lui répond, sans s'intimider :
« Est-ce que vous voudriez essayer? »
Il répond : « Oui. » Lucie, sur la croisée,
prend un morceau de roseau encore frais
dont le paysan se sert pour s'appuyer,
et elle dit : « Voilà pour vous aider ! »

Tous rient. Et Jean, assis sur l'escabeau,
riant aussi, plaisante le bonhomme
qui, lentement, coupe et mange son veau.
Le soleil bas filtre par les carreaux,
éclairant les profils durs, les couteaux,
et la herrade en feu que glace l'eau.



Et, tous partis, Jean dit à Lucie : « Viens? »
Elle s'assied sur lui, sous l'âtre éteint,
et, de ses bras, le caresse et l'étreint.

Il met la joue doucement sur les seins
de la paysanne dorés comme du pain.
Et un grillon chante dans le pétrin.

Dehors, la nuit coupe la lune claire.
Les arbres sont de l'ombre plus épaisse,
une ombre si épaisse qu'on dirait
qu'ils ont en eux l'ombre de la journée,
et que cette ombre en eux s'est retirée
pour y dormir jusqu'à la matinée.

Quel silence d'amour que n'interrompt
que le grésillement du crapaud qu'on
entend sous quelque pierre du perron...
La lune, à travers le catalpa, monte.
On distingue ses continents que ronge
une lumière où s'endorment des songes...

Le jardin prie. On sent battre le cœur
des pêches dans le silence de Dieu.
Elles sont duvetées comme la lueur
des joues éclatantes de ces danseuses
qui, à Laruns, pareilles à des fleurs,
se déploient en lentes rondes paresseuses.

Les fruits pèsent davantage la nuit.
La nuit semble s'appuyer sur les fruits.
Ils s'inclinent comme Jean et Lucie.
On aime en tremblant. Les baisers finissent
plus lentement, comme ces rondes rides
que sur l'eau font naître et mourir les brises.

Et les étoiles se lèvent une à une.
Et Jean, au milieu des vitres obscures,
les voit briller, blanches, jaunes et pures.
Au sud, lentement, se traînent des nues
gonflées d'orage qui, parfois, sur la lune,
passent un instant puis la laissent nue.

Et la Lucie sommeille. Elle se penche
de plus en plus. Son épaule luisante
jaillit de sa chemise grossière et blanche.
Lui, incliné sur elle, longuement
respire ces cheveux gonflés qui sentent
l'aigre odeur du froment mûr et la menthe.



Ce fut, je crois, le lendemain matin

que le facteur qui a dans une main
un bâton de buis à cause des chiens,
remit à la Lucie, dans le jardin,
la lettre qu'elle attendait de Martin.
Elle la cacha dans ses petits seins.

Et quand Jean de Noarrieu s'en fut allé
chasser la caille qui dort, lourde de graisse,
parmi la menthe et parmi le millet,
dans la torpeur des chaumes roux brûlés,
Lucie ouvrit avec des doigts tremblés
cette enveloppe qui venait de Barèges.

Il lui disait: Je vous aime. Il disait
sa solitude, sa vie sur les rochers.
Et le troupeau, et son croît, et le lait.
Et la location coûteuse des prés.
Et les discussions, et les procès,
et le code civil qu'il épelait.

Et sa famille, et sa mère qui avait
la paralysie, et qui habitait
à Laruns, chez Saint-Jean, le frère aîné.
Et que pour la fête il était allé
voir sa mère, deux jours, ayant confié

ses brebis à un pâtre de Barèges.

Il avait vu les danses, les costumes,
la course à pied et les vieilles coutumes :
« J'ai acheté un châle pour vous, la Luce. »
Sa lettre était grande comme la brume,
quand elle flotte au bas du lac d'Assu
sous les troupeaux plaintifs et suspendus.



Elle écrivit sa réponse à Martin.
Elle disait tous les soins du jardin
où elle était, lorsque l'autre matin
le facteur lui avait remis à la main
la lettre attendue, à cueillir du thym,
et à choisir des grappes de raisin.

Elle disait : Le maître est toujours bon.
Il est juste. Il donne tort ou raison
à celui qui vient en consultation.
Il n'y a pas de maître de maison
aussi bien que lui pour tous ceux qui ont
besoin, et qui n'ont pas eu de moisson.

Elle parlait de ses économies
pour l'époque où il faudrait s'établir.
Serait-ce à Barège ou à Gavarnie ?
Ou bien encore à Laruns ? Iraient-ils
retrouver la vieille maman infirme ?
Elle soignerait la paralysie...

Qu'il ne fallait pas non plus que le maître
se doutât qu'il lui écrivait de Barèges,
parce que le maître avait besoin d'elle
pour surveiller les travaux de la ferme,
et qu'il pensait que pour se marier
elle devait attendre quelques années.

Elle écrivait : On m'a remis les fleurs
que vous avez cueillies sur la hauteur.
Il ne faut plus m'en envoyer, car leur
espèce n'a pas la même couleur
que celles de la plaine, et que monsieur
pourrait penser que j'ai un amoureux.

Elle écrivait : On dit qu'avec un âne
ou peut gagner un peu à la montagne.
On conduit, dessus, à la promenade,
les riches messieurs et les riches dames.

A Barège, il y a beaucoup de malades.
Je vous remercie beaucoup pour le châle.

Et cette lettre était soucieuse et belle.
On ne sait pas ce que Dieu nous réserve,
lorsque, poussés par l'instinct paternel,
nous allons, deux, dans la même chaumière.
La femme alors, qui doit devenir mère,
se fait plus grave et songe à la misère.



Au fond du bois frais, sur la mousse vive,
Jean s'est assis, fatigué de poursuivre
des perdreaux dans la fougère et la tuie.
Médor halète, et sa langue ya vite.
Jean se met à genoux et boit, avide,
à la source où l'eau claire semble vide.

L'odeur de l'eau est douce dans les lierres
qui, aussi verts qu'une herbe peut être verte,
se mirent jusqu'au fond de la fontaine.
Cette verdure y est si bien reflétée
qu'on jurerait une fenêtre ouverte

sur un ciel clair de lierre et de fougères.

Quelle joie, les mains à plat sur la terre,
de boire, le nez enfoui dans l'eau claire,
de rafraîchir la brûlure de fièvre
que l'après-midi tremblant fait aux lèvres
du chasseur suant et plein de poussière
qui a posé son fusil contre un chêne !

Qu'importe, dans le bois plein de lumière,
d'azur, d'eau creuse et de bourdons d'abeilles,
qu'importe sur les mousses en soleil
plus mordorées que des coléoptères,
qu'importe, dans l'ombre bleue des clairières,
ce que Lucie a pu ou ne pas faire ?

Qu'importe, si la vie est magnifique ?
Si les paysans effeuillent et éciment
les flots dorés des épis de maïs ?
Si, près du chien, une petite fille
rit et s'amuse avec la fiole vide
que le lait de la bonne vache a rempli ?

Qu'importe, si les faneurs de regain
n'ont pas la pluie à craindre pour demain ?

Qu'importe, ô Dieu, si au bord du chemin
l'estropié peut s'endormir sans crainte,
qu'importe que la Lucie et Martin
aient pu s'aimer dans le vaste jardin?

CHANT QUATRIÈME

Le vignoble a peu donné, les vendanges
n'ont pas été comme lorsque les chantent
les peintres et les poètes de septembre.
On n'a pas vu, comme une forêt d'ambre,
mûrir les ceps, ni les chapeaux qui tremblent,
ni les retours des cuves odorantes.

On n'a pas vu l'automne rougeoyer,
ni entendu celui qui a vendangé
laisser mourir sur la paix des bruyères
son grave chant qui se traîne et se mêle
à la fumée bleue et âcre des herbes,
cette fumée qui a l'odeur de l'hiver.

Jean de Noarrieu, en flânant et chassant,
a vu, du haut des coteaux, dans les champs,
des êtres groupés mystérieusement :
les cueilleurs de maïs qui, en silence,

semblent filer un invisible chanvre
sur les quenouilles des épis cassants.

On les voyait, par groupes de six ou sept.
De loin on eût dit qu'ils se consultaient
sur l'avenir des grains, fils de la terre.
Et Jean de Noarrieu se souvenait
de la semaille, en ce beau jour de mai,
où, la laissant tomber, Lucie priait.

Ainsi, la terre enceinte de cinq mois,
avait gardé ce dépôt. Et voilà
qu'elle rendait l'intérêt à la fois,
servante rugueuse et de bonne foi!
servante voûtée que Dieu nous envoie,
qui donne beaucoup et qui peu reçoit!

Et la résignation aux travaux
vers le bonheur jamais atteint de l'homme
semblait planer sur ces maïs d'automne,
sur les labours comme des torchons d'ocre,
et sur les bœufs paissants qui interrompent
leur broutement pour dévisager l'homme.



Octobre passé au sommet des chênes
dans la fureur berceuse des averses !
Et le vin blanc que le palombier verse !
Et sur le pain la sardine salée !
Et le vent qui gémit, qui se déchaine,
et puis se meurt dans les cimes qu'il berce !

Les voilà. — « Chutt ! Faites bien doucement ? »
Au milieu du silence l'on entend
les appeaux dont l'aile fait un frappement.
Puis, lentement, un long roucoulement
s'élève auquel répondent dans les branches
les oiseaux pareils à des fruits pendants.

— « La voyez-vous ? Sur quelle tirez-vous ? »

— « Et vous ? » — « Chutt... » — « Moi ? sur celle de
[dessous. »

— « Yêtes-vous ? » — « Oui. » — « Un, deux. » Un seul coup
de fusil, dirait-on, ébranle tout.

L'air siffle, fouetté par les ailes souples.

— « Ah ! Ah ! quelle chance ! J'ai fait coup double ! »

Et, au pied des chênes environnants,
les beaux oiseaux d'ardoise couverts de sang
battent le sol, tandis que, gémissant,
un pauvre appeau continue seul son chant,
son triste chant si funèbre où l'on sent
mourir les bois et bruiner novembre.

Les palombiers rechargent leurs fusils,
les vieux fusils qui datent de l'Empire.
Ils mesurent la poudre, lents et tristes,
dans leur main creuse. Et l'on entend le bruit
des grains de plomb qui chantent quand ils glissent
dans le canon brillant, sonore et lisse.

C'est que, pour eux, chaque coup doit tuer.
La poudre est chère. Il faut se rattraper.
L'un dit : « J'ai la vache malade à crever.
Je lui ai donné du vin chaud sucré. »
Et l'on sent bien, dans ces mots attristés,
comme il a peur de voir mourir la bête.

Jean de Noarrieu laisse entrer dans son âme
le mois d'octobre qui l'attriste et la calme.
Il voit houer au loin les cimes d'arbres,
et, quand le vent pluvieux d'ouest fait rage,

on sent, pareille à un bateau qui tangué,
se balancer en grinçant la cabane.

Il aime cette rêverie qui endort,
ette tristesse des arbres qui se dorent.
Parfois sa main caresse quelque appeau
qui, les yeux épinglés, semble mort
sur la raquette où ses pieds liés posent,
couverts de fiente et meurtris par la corde.

Et c'est ainsi jusqu'à la nuit venue.
Rien ne trouble la vie que, dans les nues,
parfois, le vol flexible et lent des grues
qui se déroule et crie rauque et aigu,
et flotte, et tourne, et ondoie au-dessus
des prés d'automne épaissis par la brume.



Jean de Noarrieu, dans la bibliothèque,
s'attarde à lire et aussi à rêver.
C'est la saison où les bouffées d'hiver
soufflent déjà dans les poussières aigres.
Sur le Rousseau aux gravures fanées,

un jour verdâtre filtre par la croisée.

Doucement, Lucie apporte la lampe.
Il est six heures et l'on entend le vent
qui geint, en colère, et qui siffle aux fentes
du manteau de la cheminée, et enfle
sa voix, puis s'apaise, puis recommence.
C'est l'automne fou et rouge qui chante.

On a entendu une flûte. Bientôt
les bergers s'en reviendront car, là-haut,
les Pyrénées vous paraissent plus proches.
Elles ont l'air terrible, triste, rauque,
et l'on dirait que, sur leurs neiges jaunes,
une nuit longue et effrayante tombe.

Jean de Noarrieu dit : « L'hiver sera froid.
Il a beaucoup neigé sur la montagne. »
Lucie répond : « On quitte les cabanes. »
Jean de Noarrieu fait un sourire grave.
Il dit : « A-t-on bien nettoyé la grange ? »
Elle répond : « Oui. Il y a un mois... »

Et elle dit : « Martin a dû quitter Barèges,
et j'ai fait faire une niche à Bergère,

et tout est prêt pour recevoir les bêtes.
J'ai surveillé la grange et la litière.
Ils ne tarderont plus à arriver.
Voici déjà : le brouillard est épais. »

Jean de Noarrieu, sous la lampe qui tremble,
un coude à la table, un poing à la tempe,
fixe au plafond les ombres de la chambre,
puis regarde la Lucie et lui prend
la main, sans lui rien dire. Et elle sent
son cœur inquiet battre dans le silence.

Jean frissonne et sent monter son chagrin.
Sa gorge est sèche. Ses pleurs, il les retient.
Dans la main de Lucie tremble sa main,
par secousses, comme un sanglot qui vient.
Mais, courageux, il se reprend soudain,
se lève et dit : « Donne à manger au chien. »



Et maintenant les troupeaux revenaient,
fuyant l'ombre mystérieuse des neiges.
On entendait la plaine et la vallée

s'emplir du bourdonnement désolé
des clarines sombres qu'accompagnaient
les piétinements précipités.

Et les enfants qui allaient à l'école,
dans l'aigre vent de la tombée d'automne
voyaient venir sur la route monotone
l'âne au collier de bois et le chien jaune,
les parapluies et les bidons qui sonnent,
et le berger pensif et les moutons.

Sous le troupeau ennuagé du ciel,
il conduisait le troupeau de la terre.
D'un geste large et rond il étendait
son long bâton, comme s'il bénissait
les brebis donneuses de laine et de lait.
Et tout à coup, son chien, il le sifflait.

Et alors, l'être fidèle entre tous,
le chien, aux yeux fixes et pleins d'amour,
celui qui aime l'homme sans détour,
celui qui se nourrirait de cailloux
lorsqu'il a pour maître un mendiant des routes,
le chien, mordait les brebis en déroute.

On le voyait. Il dressait les oreilles.
Puis, immobile et les yeux pleins de braise,
prêt à bondir sur les retardataires,
il surveillait le troupeau de côté.
Et le troupeau passait, passait, passait.
Et sa rumeur divine se perdait.

Et c'est ainsi qu'un jour, vers la Toussaint,
Jean de Noarrieu, assis dans le jardin,
entendit s'ouvrir le portail qui grince.
Et le moutonnement des bruits d'airain.
Et les cris de la Lucie. Et les chiens
dans le ciel gris, avec, debout, Martin.

Et Jean pleura. Et les brebis boiteuses
penchaient la tête, sous le souffle de Dieu,
dans l'acre automne aux rivières brumeuses.
Et Médor flairait Bergère, la queue
au ventre. Et elle grommelait, hargneuse.
Et l'âne étalait ses oreilles creuses.

C'était si beau que, au seuil de la grange,
Jean de Noarrieu s'arrêta un instant,
la gorge serrée, et le cœur battant

comme les cloches du troupeau trainassant.
Et la Lucie, joyeuse et rougissante,
criait : « Martin est là ! Ouvrez la grange ! »

L'ombre s'ouvrit. Une à une les bêtes
se pressaient, galopantes, vers les crèches.
Sous leurs cils blancs luisaient leurs yeux dorés.
Et des agneaux nés en route suivaient.
L'un, trop jeune encore pour pouvoir marcher,
comme une loque, au flanc de l'âne, pendait.

Les poules gloussaient, la tête mobile,
ouvrant leurs yeux ronds de côté, craintives.
L'une sur son dos portait un petit.
Et Jean de Noarrieu voyait la Lucie
trembler de joie près du pâtre immobile
qui regardait au loin vers les collines.

Elle haletait un peu, les joues rouges
comme une grenade ou de la farouche,
levant vers lui ses yeux, son nez, sa bouche.
Ses dents riaient, elle frissonnait toute.
Et elle était comme après une course,
quand, le cœur plein d'air trop vif, on étouffe.

Jean de Noarrieu soudain sentit en lui
passer toute la beauté de la vie.
Dans ses cheveux un souffle froid frémit.
Il s'approcha de Martin et sourit.
Il se sentait comme un roi pacifique
régnant enfin sur l'empire conquis.

« Bonjour, Martin ! » L'autre dit : « Bonjour, maître ! »
Il prit la main calleuse du berger.
Et puis il dit : « Lucie, viens embrasser
celui à qui je veux te marier ? »
La douce vie emplissait le verger
où des moineaux, vers l'hiver, pépiaient.

Ainsi fut fait. Et quand, vers le vieux puits,
Jean de Noarrieu se retourna, il vit,
la bouche rouge et riante, une fille.
— Tiens, se dit-il, comme Jeanne a grandi !
Et il fixait avec des yeux surpris
une enfant brune et tendue comme un fruit.

C'était la fille aînée d'un métayer.
Elle portait sa cruche sur la tête,
un sein dressé par l'effort qui haussait

son frais bras courbe à la cruche glacée.
Ses mollets ronds et fermes se touchaient,
et, hardiment, elle lui souriait.

1901.